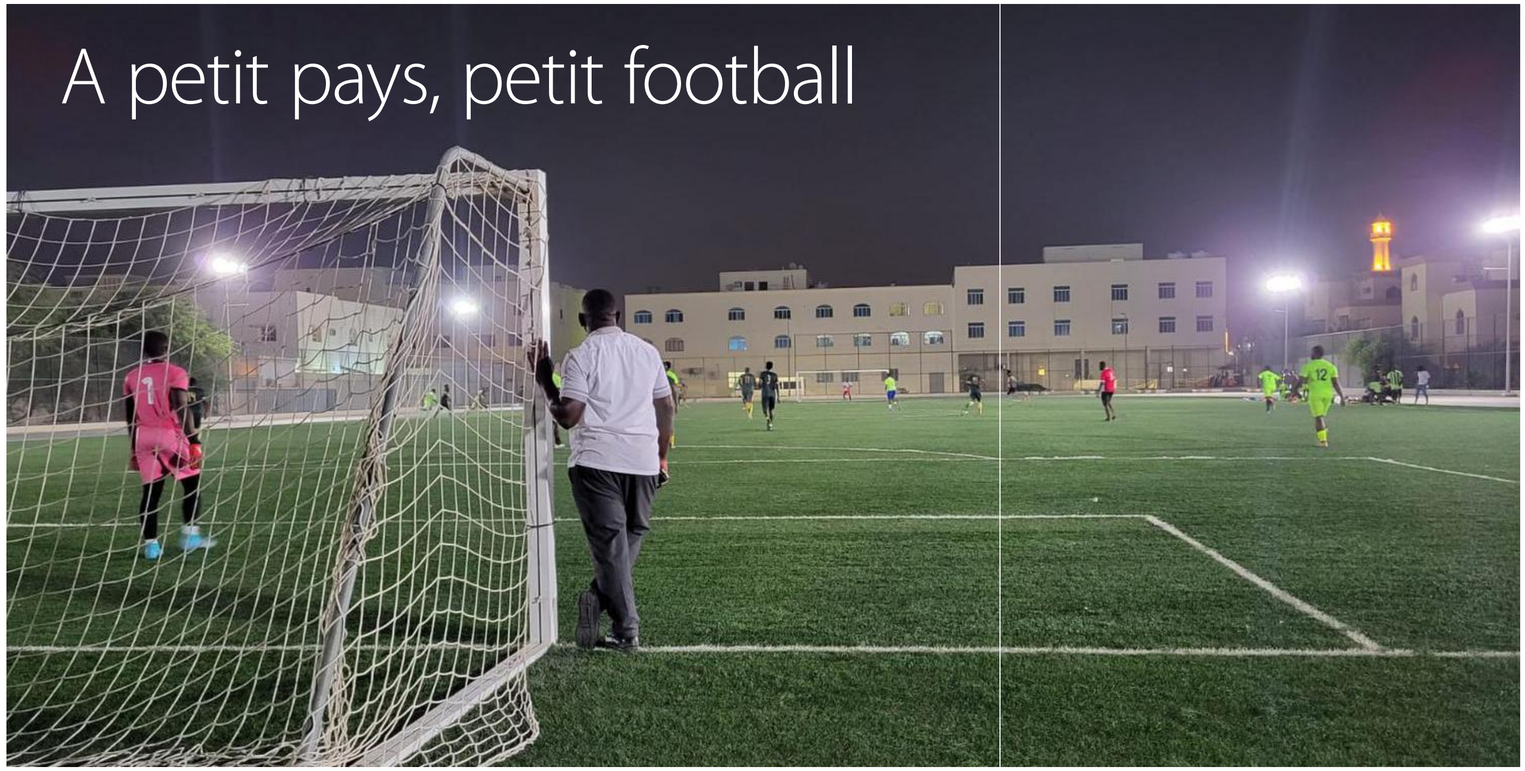
A petit pays, petit football

Le Qatar serait une « nation sans foot ». Si les stades peinent parfois à se remplir, l'émirat tapait la balle bien avant l'attribution du Mondial. Mais leurs modestes performances ne les empêchent pas de tout parier sur le ballon rond.



REPORTAGE

PAULINE HOFMANN
ENVOYÉE SPÉCIALE AU QATAR

Ils dévalent les escaliers de métro, brandissant leurs drapeaux et vareuses du Brésil. Ils s'enjaillent sur la Corniche de Doha, aux couleurs du Portugal. Ou encore disent toute leur admiration pour Hazard devant une caméra. Mais ces supporters des grandes équipes du monde surjouent un peu leur enthousiasme et ont tous l'air tout droit venus d'Asie du Sud-Est. A quelques jours du coup d'envoi du Mondial, ces images filmées au Qatar suscitent la moquerie de nombreux internautes, qui y voient des fans « fabriqués de toutes pièces », voire payés par l'émirat. Elles seraient une nouvelle illustration de cette Coupe du monde « artificielle » dans l'Etat du Golfe. Car depuis une attribution controversée, le Qatar est soupçonné d'être un pays sans foot capable de s'acheter la compétition la plus prestigieuse de la planète.

Pour la première fois, un Mondial va se dérouler au Moyen-Orient, alors que la Fifa le réservait jusque-là plutôt à l'Europe et à l'Amérique du Sud, les deux berceaux du ballon rond. L'émirat, qui souffre d'une image de pays « synthétique », se voit donc reprocher pêle-mêle la faiblesse de son équipe nationale, son absence d'histoire footballistique, la mollesse populaire dans ses stades…

« Pas trop le goût du stade »

« C'est vrai que les jeunes Qataris n'ont pas trop le goût du stade », raconte un dirigeant d'un club professionnel de Doha. « Ils préfèrent regarder les matchs devant le confort de leur télé. Mais les gens critiquent sans jamais avoir été au Qatar. » Pour doper ses stades, le Qatar a largement baissé les prix de ses tickets. A Doha, une place VIP se monnaie entre 50 et 100 rials, entre 12 et 25 euros. Et une place peut coûter la bagatelle de 10 rials qataris, soit moins de 2,50 euros. Abordable, même pour un travailleur migrant. Parfois, on se rend au stade pour des cacahuètes, comme raconte Mohammed, un travailleur ougandais, plusieurs fois invité à des rencontres désespérément délaissées. Loin d'y voir une manœuvre artificielle, ce fan de foot se réjouit de pouvoir hurler et voir les joueurs d'Al Rayyan, son équipe préférée.

Al Rayyan, Al Duhail et Al Sadd se disputent les faveurs du public, même s'ils sont loin d'exciter autant que le joyau du PSG. A chaque club qatari son identité. Car le foot a commencé à se structurer au détour des années 1970, pointe Raphaël Le Magoariec, spécialiste du sport dans le Golfe, et a publié avec Nabil Ennasri *L'empire du Qatar, le nouveau maître du jeu ?* « Le domaine sportif est alors progressivement verrouillé, en particulier par des frères et cousins de l'émir qui s'emparent du directoire des clubs et fédérations, au même titre que plusieurs de ses fils s'installant à la tête de clubs phares du championnat local », continue le chercheur, qui souligne les liens entre politique et ballon rond.

Dix ans plus tard, l'équipe junior atteint la finale de la Coupe du monde 81. Et après une traversée du désert dans les années 90, l'émirat a passé la seconde à l'orée du XXIe siècle. « Le Qatar attirait déjà des sportifs de la région avant les années 2000, mais il a passé un palier en intégrant dans ses clubs des sportifs étrangers de haut niveau issus de championnats majeurs », continue Raphaël Le Magoariec.

Dans la banlieue de Doha, des Kényans et des Ougandais s'affrontent dans la touffeur du mois d'août.
© PAULINE HOFMANN

Alderweireld et Junior à Doha

Dernier-né des clubs qataris, le Duhail SC a attiré dans ses filets l'international belge Toby Alderweireld et plus récemment le Liégeois Edmilson Junior. « Nous avons une vision, une stratégie. C'est comme ça que nous avons des résultats, l'argent ne fait pas tout », détaille un dirigeant du plus jeune club du championnat qatari, une comète à l'échelle du Qatar. Mais le succès d'Al-Duhail ne suffit pas. Même un dirigeant de la chaîne sportive BeIn au Qatar confesse ne jamais regarder les retransmissions de la Qatar Stars League. « Vous ne pouvez pas comparer les pays du Golfe aux championnats européens ! Le Qatar est un tout petit pays », défend-il.

A cette échelle, l'émirat se félicite de sa victoire en Coupe d'Asie, face au Japon, et son classement Fifa (les Marocains précèdent les Saoudiens d'une place). Début octobre, le Duhail SC, qui a fourni quelques gros bonnets de l'équipe nationale, a abandonné son stade sur l'autel du Mondial : interdit d'y mettre les pieds avant le coup d'envoi. Alors les derniers matchs de la Coupe Ooredoo se disputent à huis clos. Pour affronter Al Rayyan, rendez-vous pendant une chaude soirée sur un terrain de turf de Lusail, au nord de la baie de Doha.

D'une pierre deux coups

A 100 mètres de là sur un terrain parallèle, des minots zigzaguent entre les cônes et s'exercent aux passes. A la fin de l'entraînement, ça se chamaille (en anglais…) : « T'es toujours pour l'Espagne ! » « Non, c'est pas vrai, la dernière fois, j'étais pour l'Angleterre. » Gants de gardien aux mains, Wahis sera « pour le Paris Saint-Germain » pendant le Mondial. On n'y est pas encore… Sa mère, Nivine, le taquine, un peu vexée que son fils prodige ne soit pas un meilleur mini-fan : « Mais pour quelle équipe il joue, Messi ? » Wahis cherche, cherche, et ça revient : « L'Argentine ! » Cette Libanaise a inscrit son petit dans la Lusail Academy : « Il y a tellement d'écoles, c'est parfois dur de choisir. » Elle a décidé d'y mettre le prix pour assurer « la meilleure formation » à son rejeton : 2.000 rials pour deux mois (500 euros).

Avec le développement du Qatar, Doha a multiplié les terrains, les écoles de foot, jusqu'à imposer la marque de la PSG Academy chez les enfants de l'émirat. Car dans les années 90, la pratique sportive populaire a fondu comme neige au soleil, emportant l'émirat dans un cercle de malbouffe. Aujourd'hui, les autorités sanitaires s'inquiètent des conséquences de la sédentarité. Et font d'une pierre de coup : des fans de foot en bonne santé.

Depuis 2013, le Comité suprême, instance organisatrice du Mondial, a développé une « Coupe des travailleurs », où s'affrontent les ouvriers de plusieurs entreprises sous-traitantes sous les auspices des autorités qataries. En parallèle, une « Community League » exalte les sentiments nationaux des jeunes kényans, ougandais, ghanéens, tunisiens ou encore marocains qui ont emporté le foot dans leurs bagages. Le tout en montrant une image d'un foot inclusif à la face du monde.

Car le Qatar compte beaucoup sur ses 90 % d'immigrés pour enflammer le foot dans la péninsule. Jusqu'à utiliser cette main-d'œuvre souvent méprisée pour redorer son blason égratigné par les scandales sur les conditions de travail dans l'émirat.

Des fans « fabriqués de toutes pièces » sont devenus la risée des réseaux sociaux avant le Mondial.
© CAPTURE D'ÉCRAN.

Le foot pour contrarier une vie solitaire

Sur les bords de ce terrain en turf de la banlieue pauvre de Doha, ils sont 22 à taper la balle sous les 35 °C de cette soirée d'août. Avant même de se mettre à courir, la transpiration coule à grosses gouttes sur leur maillot. Sur terrain, c'est Kényans contre Ougandais. « On n'a pas trop le temps de s'entraîner avec nos horaires de travail », se désole Robert, le coach des Ougandais. « Ce sont des vieilles biques, regarde-les ! »

Au bout de 20 minutes à courir, le bedonnant numéro 14 fait une mauvaise chute. Le genou a pris un coup, le match se finit ici pour lui. « Il est trop lourd et il se blesse. C'est ça quand on joue sans être en forme », se désespère le coach. Peu importent les résultats, le niveau… Ces travailleurs tapent la balle pour passer le temps, contrarier la vie solitaire d'un migrant. Sur les bords du terrain, on en profite pour débriefer les problèmes de boulot, parler de ceux restés au pays, le cœur parfois un peu gros.

Mais l'enthousiasme pour le Mondial est réel. « Je supporte la Belgique !!! », jurent en chœur Moïse et William, fraîchement arrivés dans l'émirat. L'enthousiasme déborde un peu trop devant une journaliste… belge (heureux hasard…). Promis juré : ils n'exagèrent rien. Savoir les Messi, Courtois et Benzema à quelques kilomètres d'eux seulement, c'est quelque chose. Alors certains d'entre eux utiliseront leurs congés pour être bénévole pendant le Mondial. Une preuve, aussi, de loyauté au Qatar.

Les prénoms des travailleurs migrants ont été modifiés pour préserver leur anonymat.
Ce reportage a été réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles

clichés « Le Qatar n'a rien inventé »

ENTRETIEN

PAULINE HOFMANN

Raphaël Le Magoariec est spécialiste du sport dans le Golfe, et a publié avec Nabil Ennasri *L'empire du Qatar, le nouveau maître du jeu ?* Chercheur à l'université de Tours, il insiste pour se débarrasser des clichés qui voudraient que le Golfe n'a pas de culture du football et appelle à s'intéresser à l'histoire de la région.

Pourquoi alors l'Arabie saoudite a-t-elle sa place dans le foot mondial, mais surtout moyen-oriental ?

L'Arabie saoudite a un profil démographique particulier et a eu une politique où le football était le seul espace de divertissement pour la jeunesse saoudienne, jusqu'à l'arrivée du prince Mohammed Ben Salmane. C'est ce qui donne cette impression que l'Arabie saoudite a une grosse tradition par rapport au Qatar. Il faut replacer l'Arabie saoudite dans son environnement régional et regarder les diasporas dans son pays. La culture foot y est très développée de par son manque de divertissement. Si les clubs saoudiens sont majeurs au Moyen-Orient, c'est notamment à cause des diasporas arabes, qui ont diffusé leur passion pour ces clubs dans l'ensemble de la région.

Le système du foot est à la main des dirigeants du pays. Il est une reproduction de l'Etat providence et la volonté de redistribuer la rente pétrolière

A part leurs investissements dans les clubs européens, quel est le poids des Emirats dans le foot ?

Les investissements viennent surtout d'Abu Dhabi, qui construit sa puissance mondiale à travers un réseau de clubs à l'échelle mondiale. C'est le socle de son projet de diversification économique autour de la maison mère Manchester City. Cela leur permet d'investir dans des tissus économiques qui intéressent le fonds souverain Mubadala. Dubaï, elle, reste dans un objectif de développement sportif autour de son hub pour faire vivre son projet économique. Les clubs de Dubaï fonctionnent aussi selon le système d'Etat-providence, on voit un prolongement du pouvoir à travers ces clubs, comme en Arabie saoudite et au Qatar. Ce sont des clubs très politiques, mais très locaux, dirigés vers les communautés arabes résidant aux Emirats. Les Emirats n'ont pas réussi à se redynamiser sur le foot car, en tant qu'Etat fédéral, ils ont des difficultés à s'accorder autour d'une équipe nationale très instable, avec une valse des sélectionneurs.

> *Si les clubs saoudiens sont majeurs au Moyen-Orient, c'est notamment à cause des diasporas arabes, qui ont diffusé leur passion pour ces clubs dans l'ensemble de la région*

Quel autre pays est « une nation de foot » dans le Golfe ?

Au Koweït, la tradition du foot est importante. Mais avec la guerre des années 90, il y a eu une rupture de sa dynamique. Dès les années 70, le Koweït a voulu s'inscrire dans les institutions mondiales, développer son image à travers le sport et une sélection de haut niveau. Il a été le précédesseur de la diplomatie sportive du Qatar, qui n'a pas inventé grand-chose. Mais aujourd'hui, on ne retrouve pas le Koweït sur la carte du monde. La guerre les a tétanisés et ils sont rentrés dans le rang, n'attirant pas l'attention pour éviter de revivre le cauchemar des années 80.

On voit les rythmes différents des pays de la région. Dans les lendemains de l'indépendance, le Qatar, l'Arabie saoudite, les EAU et le Koweït ont affirmé leur puissance étatique et leur force économique croissante. Le tout étant mis au service de la puissance symbolique des émirs, rois et sultan.

Le Qatar, une sélection aux reflets « blaugrana »

Dans l'impossibilité réglementaire de naturaliser des joueurs à tour de bras, la nation hôte a construit sa sélection dans le temps, dans l'excellence de son centre de formation, l'Aspire Academy, fondé en 2004. Félix Sanchez, le sélectionneur, n'a par contre rien de qatari, mais c'est pourtant lui le grand artisan de cette équipe grenat élevée dans la philosophie en vigueur à la Masia.

ROCCO MINELLI

A côté des stades, on en oublierait presque que le Qatar a dû aussi construire une équipe. A vrai dire, malgré ses participations formatives à la Copa América 2019, avec une élimination au premier tour, puis deux ans plus tard à la Gold Cup, où il a atteint les demies contre les Etats-Unis, on connaît peu de chose des « Grenats ». Et le peu qu'on en a vu – ceux-ci complétaient officieusement le groupe qualificatif A avec l'Azerbaïdjan, le Luxembourg, le Portugal, l'Irlande et la Serbie – n'invite pas à un optimisme sans frein sur leurs chances d'accéder aux huitièmes de finale de leur Coupe du monde. Le Qatar avait alors remporté 9 points sur 30, encaissant plus de lourdes défaites (3x 4-0) que de victoires (2)…

Pourtant le Qatar compte bien éviter la honte d'être la seconde nation hôte à être défenestrée au bout du tour de chauffe après l'Afrique du Sud (2010). Et l'Emir Al-Thani goûterait très peu un faux pas des siens d'entrée de jeu, contre l'Equateur, l'adversaire le plus abordable. Une défaite engagerait mal aussi l'affaire sur le plan sportif avec la perspective pour les amphitryons d'affronter ensuite, avec un degré crescendo de difficulté, le Sénégal puis les Pays-Bas.

Pour éviter de répéter le fiasco sud-africain, mais aussi compenser par un collectif son manque relatif de talent – parmi les joueurs prééminents, on citera Almoez Ali, le « Benzema du Golfe », ex-équipier de Toby Alderweireld à Al Duhail, et l'autre attaquant, le virevoltant Akram Afif, « un talent hors norme » pour Xavi, son ex-entraîneur à Al Sadd –, le Qatar s'est inspiré d'un autre *underdog* qui avait aussi hébergé, en copropriété avec le Japon, une Coupe du monde : la Corée du Sud. Le Qatar s'est en fait entraîné comme un club avec six mois de préparation et, surtout, des internationaux soustraits à leurs clubs : en 2002, Guus Hiddink avait exigé une période de préparation de cinq mois pour la sélection extrême-orientale. Evidemment, les responsables techniques des autres continents jalousent cette latitude offerte à l'équipe nationale locale. Depuis le début très resserré de cette saison 2022-2023, les hommes de Félix Sánchez, le sélectionneur du Qatar, ont cumulé le plus faible temps de jeu des 32 participants en lice avec 2.150 minutes contre les 30.986 des Portugais, en tête de ce classement. Cette extrême différence rouvre le débat entre le manque de compétition, de rythme, et son autre versant, l'excès de matchs et donc le manque de fraîcheur, d'endurance. Seul indice pour trancher a priori ce thème de discussion, la demi-finale que la Corée du Sud avait atteinte il y a vingt ans.

Une limitation des naturalisations faciles

On sait donc peu de chose sur le football au Qatar – à part des rencontres mi-figue mi-raisin disputées cette année contre la Slovénie, la Jamaïque, le Canada ou le Chili –, et celles qu'on croit savoir intuitivement ne sont pas tout à fait vraies. Certes, la discipline reine y a accéléré son développement ces dernières années – le Qatar est passé de la 131e à la 52e place depuis sa désignation –, mais le Qatar n'a pas découvert le football le 2 décembre 2010 au sortir du vote du Comité exécutif de la Fifa. Sa toute première rencontre officielle remonte même à 1970.

Pour gagner du temps et hausser son niveau en un tournemain, le Qatar aurait pu naturaliser des joueurs à tour de bras, une tradition bien ancrée et encore mieux rémunérée dans la région. Un raccourci que le Qatar avait d'ailleurs emprunté pour monter une équipe de handball cosmopolite et improbable vice-championne du monde en 2015. Avouons que nous avons pensé à ce marché de passeports dans la perspective de la Coupe du monde qatarie. Le « hic », c'est que Joseph Blatter, en son temps président de la Fifa, y avait songé aussi, décidant de compliquer nettement ces naturalisations faciles. Le pétrole ne suffirait donc plus au Qatar, ce qui l'avait obligé à concrétiser une idée lumineuse avec la fondation de l'Aspire Academy dès 2004. Une fabrique de talents venus de tous les horizons, une parade au critère de résidence *in situ* imposé par la Fifa. Certes, 10 des 26 joueurs sélectionnés pour ce Mondial ne sont pas nés au Qatar, mais ils ne sont pas pour autant « illégaux » au sens des normes de la Fédération internationale.

On évoquait cette longue préparation de six mois, avec des stages en Espagne et en Autriche, pour renforcer la cohésion du groupe mais, en réalité, cet esprit de corps s'est forgé depuis bien plus longtemps. Cette équipe a grandi en les murs de l'Aspire sous la houlette d'un même homme : leur actuel sélectionneur, l'Espagnol Félix Sánchez, actif à Doha depuis plus d'une décennie. Son propre passé en dit suffisamment long sur la qualité de la formation dans ce centre d'excellence et la philosophie de jeu du Qatar – « avec le ballon dans nos pieds, on maîtrise mieux un match » – puisque Sánchez a travaillé plus de dix ans à la Masia, avec les U16 du FC Barcelone, avant d'épouser le projet qatari…

Felix Sanchez, actuel sélectionneur du Qatar, a passé plus de dix ans à l'académie du FC Barcelone. © KARIM JAAFAR/AFP.